



BRIO & CO

Editions du CLEP

C'est un grand appartement, il fait tout le premier l'étage. Un appartement cosu, habité par les objets de toute une vie. Elle est seule, un peu avachie dans son fauteuil. Les ans ont laissé leur ineffaçable empreinte sur son visage, mais son regard est malicieux et déterminé. Elle s'appelle Jeanine, serre dans la main droite un petit objet noir et rectangulaire. Elle va bientôt appuyer...Il faut en finir.

*Pendant que le jour s'annonce,
Pendant que la ville de Pogéminec se réveille,
Pendant que les habitants de la Potinière émergent...*

Jacky arrive à 6 heures 30 devant l'immeuble de la Potinière. Depuis une bonne vingtaine d'années, il tient le bistrot qui se situe au rez-de -chaussée. Dans le quartier, tout le monde connaît Jacky avec sa grosse moustache poivre et sel et son éternelle chemise de camionneur à carreaux.

Jacky, c'est un personnage à lui tout seul. Il dénote un peu avec ses histoires d'un autre temps. C'est un rouge comme on disait, un vrai communiste, un proche des prolétaires. Ce n'est pas facile de se garer dans le quartier, Jacky tourne avec sa Twingo électrique. Une fois stationné, il s'extirpe de son bolide et se précipite pour ouvrir le bar car les habitués sont matinaux. Le bar *Le Brio* est ouvert tous les jours, sauf le dimanche.

Jacky commence par lever le rideau de fer de la porte principale. Il se faufile courbé, pour allumer, tout de suite, l'enseigne, qui est désormais éteinte la nuit. Il ouvre la fenêtre de droite, puis celle de gauche pour rabattre les persiennes métalliques de couleur rouge. C'est un véritable cérémonial : le bar ouvert, c'est tout le quartier qui se réveille. Jacky met aussitôt en route la machine à café. Il aime l'entendre ronronner. Les tasses blanches de différentes tailles trônent sur le dessus, prêtes à être utilisées. Il installe, dans une corbeille sur le comptoir, les croissants qu'il vient d'acheter chez le boulanger du coin de la rue. Leur odeur embaume immédiatement le bar. Il sort le mobilier destiné à l'extérieur sur la terrasse. C'est important, c'est avec l'enseigne, le deuxième signe que le café est bien ouvert.

Il regarde de manière circulaire l'intérieur de son bar pour vérifier que tout est en place. Il est fier d'être là, son bar c'est toute sa vie. Il n'a qu'une envie : servir ses clients le plus longtemps possible.

Songeur, il se tient derrière le bar alors que Louis avec son chien Pipo poussent la porte et s'installent à leurs places habituelles :

— Deux grands crèmes, s'il te plait Jacky.

— Tout de suite Louis.

La journée commence.

*

Carmen revient du marché, avec un potimarron pour faire la soupe de ce soir. Elle remonte la rue et voit s'approcher tout doucement l'immeuble dont elle est la gardienne. Il est tout en hauteur, ramassé entre le café *Le Brio* et le salon de coiffure. Sa grande porte d'entrée à double battant lui donne un petit air rassurant.

Carmen est arrivée il y a quarante ans à Paris, porte de Charenton, avec ses parents. Elle avait sept ans. Ses parents ont quitté précipitamment le Portugal en pleine dictature salazariste. Malgré ce déracinement et la barrière de la langue, elle aime à se rappeler son enfance agréable. À vingt ans, il a fallu qu'elle travaille. Elle se souvient de son premier contact avec sa loge. La concierge lui avait ouvert la porte pour lui faire visiter. Ça avait été un choc ! Des murs sombres, aucune décoration, un papier peint d'un vert crasseux. Carmen avait eu envie de s'enfuir, mais elle avait besoin de ce travail. Dans la cuisine, une casserole pleine de pâtes baignait dans un évier aux couleurs douteuses, elle regrettait les acras de sa mère. Le pays lui manquait cruellement. Un petit salon et une chambrette complétaient la loge. Elle n'avait qu'une idée : sortir prendre l'air. Malgré tout, elle avait dit oui.

Depuis quarante ans, elle fait le même chemin chaque samedi, jour de marché. Elle connaît chaque recoin des immeubles et des maisons de la rue. Elle peut raconter leurs histoires, leurs modifications, parfois leurs disparitions, au profit d'un immeuble flambant neuf qui vient mettre une grande tâche claire au milieu des vieux appartements. Elle peut raconter toutes les « attaques » de pelleteuses subies par les trottoirs ! Et en quarante ans, il y en eu des coups de pelleteuses : pour le gaz, pour le téléphone, pour la fibre...

Elle arrive devant l'immeuble, ouvre la grande porte et dans le hall elle se dirige vers la loge. Elle ouvre la porte, range ses courses et se met à trancher le potimarron en quartiers pour préparer sa soupe. Radio Nostalgie l'accompagne.

*

Boris habite la chambre de bonne du dernier étage qui se trouve sur le palier à gauche. Il est né en 1968, d'une mère chanteuse lyrique Italienne et d'un père anarchiste grec, cinéaste engagé. Boris intermittent, sans le sou est marionnettiste. D'allure frêle et mince il porte en permanence une casquette à la Gavroche, un pantalon en velours côtelé noir, élimé aux genoux, une chemise à la Tolstoï avec un col officier et une cape style « Abbé Pierre ». Ses cheveux sont attachés par un catogan. Sur son sillage, il distille une odeur de gitane qui gêne Carmen avec qui il a des relations très affectueuses, chacun se sentant d'ailleurs.

Boris a vécu son enfance en Italie. Il a suivi ses parents dans tellement de logements que pour lui une adresse fixe ne veut pas dire grande chose, sauf ici, pour la première fois. Il adore la vodka, que son père lui a fait découvrir à l'âge de 14 ans. Sa passion des marionnettes lui vient de ses racines italiennes: il en a connu des Pinocchio.

Sa chambrette est dépourvue de décorations, seule une affiche de Karl Max est accrochée au mur. Partout les coquilles Saint-Jacques vides servent de cendrier. Une vieille lampe de chevet, donnée par Carmen et recouverte d'un foulard très coloré tamisant la lumière, se tient sur un tabouret faisant office de table de nuit.

*

Elle s'appelle Laure, elle a 9 ans.

Elle n'a ni sœur ni frère et vit au deuxième étage avec sa mère. Son père, il vient parfois pour l'emmener au zoo ou en promenade. Elle adore sa mère mais il y a un truc qui l'énerve : elle veut qu'elle fasse de la danse classique, ce qu'elle déteste. Les pointes lui font mal aux pieds et elle trouve la prof bête, vieille et moche. Pourtant Laure n'a rien contre les "vieilles moches", elle aime beaucoup Jeanine qui habite au premier étage.

Le soir, au retour de l'école ou de la danse, elle s'arrête chez Jeanine pour discuter. Elle peut lui raconter tous ses malheurs, surtout ceux de la danse et ça amuse beaucoup la vieille dame. Elles cherchent ensemble un mauvais tour à jouer à la prof de danse pour venger Laure.

Elle parle aussi à Jeanine de son amoureux, qui est dans sa classe, Youssef ! Elle n'en a jamais parlé à sa maman, c'est leur secret. Elle n'a pas dit non plus à sa mère qu'elle allait

chaque soir chez Jeanine. Elle quitte la vieille dame pour être chez elle avant que sa maman rentre. Elle aime lui sauter au cou et lui faire des gros câlins. Laure trouve sa mère si belle. Pourtant elle se dit que la vie de sa maman ne doit pas être facile, elle semble si fatiguée parfois !

Ce serait bien qu'elle ait un amoureux, maman, pense Laure, sa vie serait plus gaie. Et si elle essayait de lui en trouver un ?

Un mercredi, alors qu'elle revient de la danse, un des voisins se trouve devant la porte de l'immeuble en même temps qu'elle. Il lui demande de bien vouloir lui ouvrir car ses clés sont au fond de son sac. Elle ne répond pas et le regarde, elle le trouve pas si mal. Est-ce qu'il plairait à sa maman ? et se dit qu'elle va tenter un rapprochement...

— Oui, bien sûr, vous revenez de voyage ?

— Oui, je reviens du Laos.

— Vos enfants habitent là-bas ? C'est où ?

— Je n'ai pas d'enfant.

Alors, là, Laure ne sait plus quoi dire...

Il lui explique son métier, il est photographe. Elle est très étonnée, on peut gagner de l'argent comme ça ? Il lui sourit, séduit par son étonnement.

— Ça te dirait de voir quelques-unes des photos que j'ai faites ?

— Oh, oui ! Mais je dois demander à maman !

Il commence à monter les marches. Laure sourit toute seule dans le grand hall. Pourvu que sa maman veuille bien. Et s'il lui plaisait ce photographe ?

Elle monte les escaliers quatre à quatre, il faut qu'elle raconte ça à Jeanine.

*

Edwige rentre à pied du lycée, elle aime marcher dans les rues du quartier jusqu'à son immeuble. On le repère de loin avec sa large porte d'entrée à double battant vert foncé. Pas d'interphone comme dans les immeubles modernes, pour franchir le seuil, elle pousse la lourde porte avec le haut de son dos.

C'est une belle personne, grande avec des formes très féminines. Elle aime prendre soin de son corps et se rend régulièrement au hammam où elle apprécie la compagnie des autres femmes avec qui elle partage ses secrets. Quand elle ne porte pas son petit chapeau vert, elle retient son épaisse chevelure noire avec des foulards de soie colorés.

Son autre distraction : descendre au café en bas de l'immeuble, surtout quand Jacky prépare son couscous. Tous les habitants se retrouvent le premier vendredi du mois. Jacky régale tout ce petit monde bigarré. Ces retrouvailles sont de savoureux moments d'échanges. Edwige ne s'y ennue jamais.

La loge de la gardienne est tout de suite à droite après les boîtes aux lettres, l'escalier à gauche, il n'y a pas d'ascenseur. L'épais tapis rouge pas trop défraîchi couvre les marches jusqu'au troisième, il amortit les bruits. Une jolie rampe en bois clair poli par toutes les mains qui l'ont empoignée, s'arrête comme le tapis avant l'étage des chambres de bonne. Elle monte lentement épiant les bruits de ses voisins. Elle aimerait bien les croiser, pouvoir échanger quelques mots avant de rentrer chez elle. Ce soir, même la gardienne est invisible.

*

Céline est une jeune femme mince, les cheveux bruns courts, les yeux verts, très souriante et dynamique. Elle a un petit garçon de 18 mois, prénommé Enzo. Elle est vraiment contente d'avoir trouvé ce salon de coiffure avec l'appartement attenant. Même si l'immeuble est un peu délabré, elle aime beaucoup sa situation près de la forêt. Elle ne supportait plus les longs transports de son logement à son lieu de travail. Elle a choisi des couleurs actuelles et douces pour qu'on se sente à l'aise dans son salon. Elle souhaite que chacun et chacune se sentent accueillis. Même si elle n'est pas arrivée depuis longtemps, ce salon est un peu comme son deuxième bébé et elle y tient beaucoup non seulement parce qu'il la fait vivre mais parce qu'elle l'a créé à son image.

Dès que Céline a terminé sa journée, elle fonce chez la nourrice toute proche récupérer Enzo. Ils passent d'abord acheter le pain, en grignotent chacun un morceau puis arrivent à l'appartement. Céline prépare le dîner, baigne Enzo, et lui lit des histoires avant de le coucher.

*

Jeanine, 81 ans, a un peu de mal à se déplacer mais s'oblige à marcher pour garder la forme le plus longtemps possible. Elle est un peu corpulente. Chez elle, elle aime rester en

robe de chambre. Mais dès qu'elle sort, elle s'apprête le mieux possible et se met du rouge à lèvres, signe d'un temps passé où elle était la reine des soirées tarifées de la Potinière.

Aujourd'hui, elle rentre du marché, bien chargée mais satisfaite de ses achats. Dès qu'elle ouvre la porte de l'immeuble Carmen sort de sa loge pour lui dire bonjour. Elles ont toujours eu d'excellentes relations et se tiennent au courant de tous les petits potins. Puis elle monte doucement le vieil escalier en bois qui sent la cire. À peine rentrée, elle pose ses courses et s'assied quelques minutes dans son fauteuil préféré. Elle commence à ranger ses affaires quand on sonne à la porte.

—Ah c'est toi Laure, entre ma petite. Je vais te faire un chocolat chaud.

Jeanine aime beaucoup Laure, elle dit que c'est son rayon de soleil. La bouche entourée d'un halo de chocolat, Laure commence à raconter sa journée : sa prof de danse qu'elle ne peut plus voir, ses bonnes notes, ses soucis en maths, ses amours. Elle est intarissable.

*Pendant que Laure se réveille, le bruit de la rue lui parvient
Pendant les infos de la télé, Pierre Henri prend une douche,
Pendant ce temps, la chatte de Jeanine en profite pour ouvrir la porte de la salle de bain.*

Aujourd'hui, mercredi, c'est le jour de nettoyage du local à poubelles ; ce n'est pas le moment que Carmen préfère ! Ce local est exigü, sans fenêtrés, éclairé par une ampoule blafarde qui clignote de temps en temps comme si elle avait hâte de s'éteindre. Elle descend au sous-sol, très sombre. Arrivée au bas de l'escalier, elle passe devant les portes des caves numérotées et arrive devant le local à poubelles. La lourde porte est difficile à ouvrir, retenue par un groom très résistant. De suite, l'odeur caractéristique du désinfectant lui saute aux narines : à droite la poubelle de tri, à gauche les trois poubelles de déchets ménagers qui débordent comme toutes les semaines. Elle branche le tuyau d'arrosage et asperge copieusement le sol. Frottage et désinfectant ne viennent pas à bout de l'odeur de détritüs qui imprègne les murs. Au bout d'une demi-heure, Carmen fait le chemin inverse pour rejoindre sa loge. Elle quitte rageusement son équipement « d'égoutier », se lave les mains longuement et essaye d'oublier cette odeur.

Pierre-Henri est de retour à Pogéminec après un mois de reportage en Asie et toujours cette tristesse qui ruisselle partout dans son cœur et dans sa tête.

Cet immeuble, il le connaît bien, il y a passé toute son enfance, cet endroit sent l'odeur de ses parents, de ses grands-parents, il s'y sent bien, c'est chez lui même s'il n'y vient pas souvent. Son père était cascadeur, sa mère musicienne et son grand-père professeur de philo. Il aura 45 ans dans trois jours. Séduisant séducteur, une vie d'aventure. Et là, il a tellement besoin de retrouver ses bases pour éponger ses peines et surtout celle d'avoir perdu sa tendre et belle...

Il n'a fait que dormir, manger et boire et tout est sens dessus dessous dans son appartement, les poubelles débordent et ça pue. Il est l'heure, l'heure de refermer la porte des larmes, un peu et de mettre de l'ordre dans tout ce désordre. D'abord, les poubelles. Il enfille un bonnet, une écharpe, un casque de musique (il veut passer incognito), et sans réfléchir davantage se dirige vers les escaliers.

Juste là, maintenant, au moment où il referme discrètement sa porte, il sent une présence dans le couloir, juste là tout près. Il glisse un regard, à peine, un regard qui effleure sans se poser vraiment, le temps de percevoir, une silhouette, une femme sans aucun doute, le temps de sentir, une odeur de jasmin. Impossible de la regarder dans les yeux, de lui sourire, de lui parler. Pas maintenant. Plus tard, peut-être, sûrement. Encore trop de tristesse au

dedans pour faire connaissance avec les habitants de cet immeuble. Alors juste une esquisse de sourire.

Edwige descend des bricoles destinées au bac jaune. L'odeur de l'eau de javel et de désinfectant qu'utilise Carmen abondamment l'insupporte vraiment. D'habitude, elle ne rencontre personne mais aujourd'hui, elle croise une jeune femme qu'elle ne connaît pas. Elle apprend qu'elle s'appelle Céline, c'est la nouvelle coiffeuse venue de la région parisienne, ravie d'habiter maintenant en province dans cet immeuble au charme désuet.

Céline veut tout savoir sur ses habitants. C'est un peu tôt pour dévoiler les secrets de l'immeuble, Edwige va demander à Jacky de l'inviter au prochain couscous. Cette rencontre inattendue lui donne envie d'aller faire un tour dans ce nouveau salon de coiffure, et de changer de tête.

Quand Edwige entre dans le salon de coiffure Céline la reconnaît immédiatement avec son petit chapeau vert. Après quelques échanges, Céline propose à Edwige de lui faire un carré. Elles conviennent de s'appeler par leur prénom car elles sont amenées à se revoir en dehors du salon. Edwige parle avec enthousiasme du couscous au *Brio* chez Jacky qui a lieu tous les premiers vendredis du mois.

*

Laure rencontre Louis et Pipo qui reviennent de leur promenade. Cet homme et son chien l'ont toujours intriguée : il ne parle pas, Pipo n'aboie pas, ils ne se mélangent pas aux autres, leurs regards blasés et vides et leurs attitudes mornes se ressemblent tant qu'on se prend à les confondre l'un avec l'autre.

— Je sais que tu t'appelles Louis, que tu as 50 ans et ton chien Pipo a 8 ans, c'est Jeanine qui me l'a dit. Tu as quoi à la jambe droite, pourquoi t'as pas les mêmes pieds ?

— Un accident.

— Ça peut pas se réparer ?

— Non.

— Tu vas rester comme ça toute ta vie ?

— Oui.

— Ton chien, il a la patte droite raide, comment ça se fait ?
— Renversé par une auto.
— Il a l'air un peu paumé, il ne va pas voir les autres chiens ...
— Il a perdu son flair, c'est pour ça ...
— Tu portes toujours le même survêtement bleu ciel, t'habite les chambres de bonne, en haut, c'est pas trop pénible ? Pourtant tu promènes ton chien trois fois par jour. Vous boitez tous les deux en même temps, c'est marrant. Vous allez tous les jours au *Brio* pour boire des bières – comment ça se fait que Pipo boit aussi de la bière ? – vous fumez sans arrêt, vous êtes bizarres... Je suis curieuse de voir comment ça se passe chez toi.
Devant l'insolence de Laure, Louis et Pipo ne répondent pas. Ils la fixent d'un regard tendu, qui la met mal à l'aise, elle se met à se dandiner d'un pied sur l'autre, elle perd son assurance.
— Bon, eh bien, je vais retourner chez moi.

Ils attendent qu'elle disparaisse et remontent avec peine dans leur chambre de bonne.

Louis débarrasse la table du repas du soir : deux assiettes qui se font face – une assiette plate pour lui et une assiette à soupe pour Pipo, il range la chaise et le tabouret du chien, il met le verre, l'écuelle et les deux serviettes dans le buffet. Puis Louis met son unique disque sur le vieil électrophone, *La symphonie du nouveau monde*, choisit un livre – il en a des centaines qui sont en tas plus ou moins branlants dans tous les coins du studio – et va s'asseoir sur un vaste fauteuil délabré, verdâtre et tâché, qu'il a acheté sur une brocante il y a des années.

Brusquement il se met debout. Pipo se redresse. Louis, chancelant, récite pour Pipo – qui lors de ces séances se met assis en face de son maître et l'écoute religieusement, les oreilles redressées, la tête penchée, tel un fidèle auditeur et un confident intime et muet, sentant que ces moments sont essentiels - l'Odyssée par tirades entières. Ils sont pris par la poésie fantastique et incomparable d'Homère. Ça dure des heures.

23 h, c'est l'heure de la promenade. Ils flânent, dans le quartier, claudiquant du même côté... Pour les voisins qui les connaissent, ils ne prêtent pas à rire, ça les fait réfléchir. À minuit, ils rentrent et ils vont se coucher. Louis met la radio, Pipo rêve sur sa couverture en poussant des petits cris et en remuant ses trois pattes valides dans le vide, pensant sans doute aux chiennes qu'il n'aura pas, à la petite Papillon qui habite en face. Pour sa part, Louis rêve d'Edwige.

*Pendant que Jacky nettoie le dessus de son comptoir,
Pendant que Laure rentre tranquillement de l'école,
Pendant que Céline parle avec Boris,
Pierre-Henri pense à ses voyages.*

À chacun de ses retours, Pierre-Henri retrouve sa boîte aux lettres qui déborde de courrier, prospectus divers et peu variés. Il entasse tout ce courrier sur le guéridon du salon. D'abord, boire un petit café avec une clope bien sûr. Il est presque 10h. « Que c'est bon de retrouver son petit chez soi », pense-t-il.

Il est déjà 11 heures lorsqu'il se décide à trier son courrier. Il commence par lire la carte postale, que sa mère, grande voyageuse, lui a envoyée de Tel Aviv. Longtemps qu'il ne l'a pas vue... Il aperçoit sur le guéridon une lettre à en-tête de la mairie. « Tiens », dit-il tout haut, c'est bien la première fois. Curieux, il déchire brutalement l'enveloppe et là... Le choc ! Sidéré, les yeux écarquillés, son cœur bat la chamade ; il lit et relit tous ces mots qui se suivent car il veut être sûr de ce qu'il comprend. Il va être EXPULSÉ de son logement comme tous les autres habitants de la Potinière. Il veut parler à quelqu'un tout de suite, alors, il descend voir Jacky.

Lui aussi a reçu le courrier empoisonné. Comme chaque matin, le facteur dépose le courrier sur le comptoir en prenant son café serré quotidien et se tape une petite causette avec le patron du bar. D'habitude, Jacky retarde le moment d'ouvrir son courrier. Il est presque sûr d'y trouver une facture et il n'en peut plus de toujours devoir de l'argent. Mais ce matin, son regard est tout de suite attiré par cette enveloppe à l'en-tête de la mairie. Il est très intrigué. C'est bien la première fois qu'il reçoit un courrier du maire. Et là, la stupéfaction le submerge, il a comme une boule dans la gorge, son cœur s'emballe. Un an, dernier délai pour quitter son bar-tabac ! Et tout ça pour détruire « son immeuble » et en faire une résidence de luxe pour séniors dans ce quartier, qui fait maintenant partie du triangle d'or de Pogéminec.

— Ah, non ! hurle t-il, les yeux hagards en se tournant vers Pierre-Henri. On ne va pas se laisser faire !

Pierre-Henri tape sur l'épaule de Jacky en guise d'entière solidarité.

Pierre-Henri repart chez lui lorsqu'il aperçoit Jean qui, tout juste rentré de mission après quatre mois difficiles, descend l'escalier, l'air abattu. Ils se regardent, ils se comprennent. Jean vient de relire la lettre trois fois. C'est bien écrit : Il doit quitter son appartement au plus tard dans douze mois. Une expulsion. Impensable ! Il était si content tout à l'heure de rentrer, de rentrer chez lui.

Jean, qui a quitté l'uniforme pour s'habiller tout de noir, serre les dents. La colère monte en lui. Il a peur de mal réagir. Il faut que les habitants de la Potinière se révoltent.

— On ne peut pas foutre la vie des gens en l'air comme ça ! J'habite ici, hors de question de me déloger !

Il se demande alors comment va réagir Jeanine. Elle est si imprévisible. Il se dirige alors vers la loge de Carmen et entend un certain brouhaha. Dans une sourde effervescence, chacun y va de son couplet. Ça sent la révolte...

C'est au même moment que Jeanine découvre le contenu du courrier qui lui est adressé par la Mairie. Elle avait déjà entendu quelques rumeurs sur ce projet mais elle ne voulait pas y croire.

Et maintenant que cela se concrétise, elle est effarée, dégoûtée. Elle se rappelle de l'époque où le maire de Pogèminec avait promis de conserver le seul cinéma du centre-ville. Il avait dit à Jeanine qui faisait partie de l'association de sauvegarde de ce lieu emblématique qu'il allait trouver une solution. En fin de compte, le cinéma avait fermé pour laisser la place à des enseignes commerciales.

Alors, comment faire pour dissuader un maire, si fourbe, de détruire son immeuble, leur immeuble à tous. Elle pense d'abord à la jeune Céline qui vient juste de reprendre le salon de coiffure et à son bébé... Le mot EXPULSION cogne dans sa tête. À 81 ans elle n'a pas du tout envie de quitter son appartement où elle vit depuis plus de quarante années. Ce qu'elle sait, c'est qu'elle ne va pas se laisser faire, elle va lutter... lutter jusqu'au bout. Une petite idée germe alors dans sa tête...

Céline arrive en courant avec son bébé dans les bras. Elle sait déjà. Jeanine l'avait appelé au salon. Elle attrape son courrier et ouvre vivement la fameuse lettre. Tout est donc bien vrai. Elle va devoir partir, recommencer tout, ailleurs...

Elle regarde son petit et pense : « La fin d'une nouvelle vie, ici, à deux. Rien que nous deux. Nous étions si heureux ».

Chez Carmen, la loge est pleine de monde et de bruit. Une réunion spontanée s'est improvisée avec les habitants présents à cette heure. Même Jeanine a fait le déplacement. Elle lève la main pour faire cesser toutes ces voix qui s'entremêlent :

— On doit tous se réunir pour mettre en place une riposte à cet ultimatum ! Je propose demain soir au *Brio* avec tout le monde.

Toutes les têtes hochent dans un bel ensemble bourdonnant. La loge se vide alors de tout ce petit monde et reprend un semblant de tranquillité. Carmen met un peu de temps à sortir de ce maelstrom. Assise, la lettre toujours dans la main, elle tremble, le regard un peu perdu. Quitter sa loge ! Elle va perdre non seulement son logement mais aussi son emploi. A soixante ans, l'avenir s'assombrit pour elle. Elle reste affalée sur sa chaise un grand moment.

*Pendant qu'il lit un livre,
Pendant qu'il s'habille,
Pendant qu'il mange,
Boris est obnubilé par cette satanée lettre d'expulsion.*

Céline entend des conversations vives et bruyantes provenant du café d'à côté. Elle prend son fils Enzo dans ses bras et se dirige vers *Le Brio*. Elle reconnaît des habitants de l'immeuble. Ils parlent tous assez fort. Enzo est un peu apeuré. Le patron du bar, Jacky, demande à Céline s'il peut lui donner quelque chose à boire. « Un petit jus de fruit, s'il vous plaît ». Elle s'assoit car elle a travaillé debout toute la journée. Céline essaie de participer aux débats en cours, mais Enzo ne lui en laisse pas vraiment le temps : il grimpe sur ses genoux, joue avec son collier, tire sur ses boucles d'oreilles.

Tout à coup, il voit le chien Pipo et glisse très vite des genoux de sa mère pour aller caresser le chien.

*

Laure rentre de son cours de danse, elle est toute énervée : “Et voilà ! Ça s'est encore mal passé ! J'en ai marre de la danse classique ! Je voudrais m'inscrire à la boxe, au catch, à la lutte ! J'en ai ras le bol. C'est décidé, j'en reparle à maman ce soir... Je ne veux plus aller à ce cours !”

Laure est presque arrivée, elle est tellement en colère qu'elle n'a pas fait attention au chemin. Elle est devant le nouveau salon de coiffure. Elle se dit que c'est bizarre, le salon est désert. La nouvelle coiffeuse n'est pas dans le salon, il n'y a pas de clientes...

Devant la porte de l'immeuble, Laure s'apprête à sortir sa clef quand ses yeux sont attirés par le café : il est plein, les gens sont debout... Elle voit le photographe qu'elle a rencontré dans l'escalier, le monsieur avec son chien, celui de l'autre chambre de bonne, la concierge, et... sa mère ... sa mère au café avec un verre dans la main... Elle se demande ce qui se passe ? C'est mal parti pour sa discussion sur son cours de danse, mais elle espère se faire payer un coca.

Elle pousse la porte du bar. Ils sont tous là, la coiffeuse aussi.

Elle fonce vers sa mère ; celle-ci a l'air énervée et en même temps un peu excitée, elle a les joues toutes roses.

— Maman, pourquoi es-tu là ?

— On est tous réunis pour trouver une solution à l'expulsion. Nous ne voulons pas quitter l'immeuble.

Laure répond à sa mère du tac au tac :

— Non, vous n’êtes pas tous là ! Jeanine n’est pas là !

La mère de Laure s’immobilise.

— Tu as raison, Jeanine, qui va chercher Jeanine ?

Laure n’a jamais vu sa mère comme ça. Laure trouve que ça lui va bien à sa mère d’être énervée, elle est encore plus belle que d’habitude !

Tous les habitants se taisent, ils ont l’air tout penauds. Ils avaient oublié Jeanine, qui sort si peu actuellement.

Boris se propose d’aller chercher Jeanine. Laure se faufile vers lui et énonce :

— Je viens avec vous. A vous, elle n’ouvrira pas, mais à moi, si !

*Pendant que Jeanine se cale dans son fauteuil,
Pendant qu'elle regarde les objets de toute une vie,
Pendant qu'elle serre dans sa main droite un petit boîtier noir,
Ça sonne à la porte.*

Jeanine, accompagnée de Laure et Boris, entre dans le bar.

Ouf ! Ils ont eu chaud !

C'est une sacrée trouille qu'ils ont eue quand ils ont un peu forcé la porte de l'appartement de Jeanine et l'ont trouvée avec un détonateur à la main. Laure s'est précipitée vers elle, le regard de Jeanine a changé et elle a posé l'objet noir sur la table.

De son pas hésitant, Jeanine essaie d'atteindre le comptoir. Il lui est difficile de progresser au milieu du tohu bohu général.

— Une chaise s'il vous plaît.

À ces mots, presque criés dans le brouhaha, les conversations se figent. Chacun se retourne vers Jeanine. Même Céline, la dernière arrivée dans l'immeuble, qui ne la connaît pas encore sait que c'est la dame qui habite tout le premier étage.

Jeanine, c'est la personne qui était là avant tous les autres habitants de l'immeuble. C'est une vieille dame et elle les impressionne. Jeanine sent tourner sur elle tous les regards. Ils semblent attendre quelque chose d'elle, mais elle est comme eux complètement abasourdie. Soucieuse de jouer son rôle, elle se redresse.

Edwige revient du lycée et quand elle s'approche du bar, elle perçoit, elle aussi, le bruit des conversations. Elle met un peu de temps avant de comprendre que ce sont ses voisins, les habitants de l'immeuble qui sont tous chez Jacky. Elle se dit que c'est l'heure de l'apéro mais elle s'interroge, à la fois curieuse et inquiète.

Elle pousse la porte du *Brio*. Jacky s'active à préparer les boissons pour chacun.

Jean, tout de noir vêtu, sort précipitamment de l'immeuble. Chaussé de ses chaussures montantes, ses pas lourds résonnent sur le trottoir. Au travers de la vitrine du *Brio* pleine de buée, il voit aussi qu'il y a une agitation inhabituelle. Il rentre dans le café et se joint à eux. La bière coule à flots. Dans la salle, l'excitation est palpable. Jean voit Jeanine assise au milieu de la salle, elle réclame le silence :

— On va entrer en conflit avec la mairie. On ne va pas se laisser faire, on va relever le défi ... Jean est d'accord, comme tout le monde, évidemment...Il est prêt pour le combat. Et, tous le font savoir bruyamment.

Jeanine est ravie. Elle est enthousiaste et crie à tue-tête :

— Je vous invite. C'est ma tournée !

Carmen est recroquevillée dans un coin de la salle du café, comme si devoir quitter la loge semblait inéluctable. Elle n'est que la gardienne et pense n'avoir pas vraiment voix au chapitre. Elle a apprécié ce moment hier quand tous ont souhaité sa présence à la réunion. Ça lui a mis du baume au cœur !

Subitement, Carmen repense à nouveau à son arrivée, il y a quarante ans et son esprit s'éloigne imperceptiblement, petit à petit, du brouhaha des conversations. Elle revit son installation dans la loge : les difficultés, les joies, les fatigues, les rencontres. Pourquoi tout cela doit-il s'arrêter si brutalement ?

— Carmen, hou hou Carmen, tu es avec nous ?

*

Le lendemain, tout le monde est à nouveau présent au *Brio*, la mine un peu défaite. La nuit a été quelque peu chahutée pour chacun.

Encore dans son appartement, complètement écoeuré et sonné par la nouvelle, Boris s'envoie un mug de vodka. Il se dit : « Allez, je vais au *Brio*, je prends ma casquette, mes clopes et mes marionnettes ».

Il sent comme un vent de révolution, ce n'est pas pour lui déplaire. Il voit que, comme d'habitude, Carmen sait être généreuse : elle a amené une bouteille de Porto pour les consoler. Jacky offre des olives et des biscuits salés. Jeanine est tellement déterminée et fébrile qu'il a peur qu'elle n'ait un malaise. Aujourd'hui, Céline pleure, son bébé aussi. Chacun exprime sa colère et son écoëurement. Louis et Pipo sont touchants, tant ils sont à l'unisson dans leur détresse.

Jean, Jacky et Jeanine proposent des actes pour se défendre : Ils expliquent qu'il est important d'être tous dans un même ordre de bataille. Il ne faut pas plier aux injonctions du maire et ils déploient leurs plans d'action. Boris pense aux récits révolutionnaires de son père.

Pierre-Henri n'a pas pris le temps de se changer. Il est trop chamboulé, alors, tant pis pour le pyjama et les pieds nus. Personne ne s'en rend compte. Il y a ceux qui pleurent, ceux qui ne croient pas en une issue favorable, ceux qui pensent que se battre ne sert à rien.

Lui, il sait qu'il fera tout pour empêcher cet incroyable méfait. Pierre-Henri, à voix haute, dit : « Mais pour qui se prend-il ce monsieur le Maire? ». Il rêve de l'accrocher dans un pommier, de lui envoyer une panoplie de corbeaux, de lui lancer des vipères. Il énonce : « Il hurlera, il va nous supplier de le détacher, il va jurer que l'immeuble ne sera pas démoli. Il jurera qu'il ne recommencera plus, qu'il s'excuse de tout ». Autour de lui, il se rend compte que les autres habitants de l'immeuble ont écouté ses divagations, qu'ils font attention à sa mise en scène. Et, c'est comme une pièce de théâtre, les uns et les autres se rapprochent et chacun rajoute un élément à la trucidation.

Cela fait tellement de bien à tous d'imaginer ce scénario : Le maire, accroché dans un arbre, menotté, horrifié, les vipères, les corbeaux...

Pierre-Henri regarde autour de lui, en souriant. Sa colère est un peu passée. Il est toutefois plus que jamais déterminé, il ne lâchera rien. Il se promène un verre de bière à la main. Il a envie de connaître tous les habitants de l'immeuble. Aujourd'hui, il a envie de leur parler. Il ne sait pas grand chose d'eux au final. Il se souvient d'avoir croisé dans les escaliers cette si jolie petite fille qui voulait lui présenter sa mère.

*Pendant que le peuple tape le bitume pour manifester,
Pendant que les élus délibèrent,
Pendant que les jeunes se révoltent,
Les habitants de La Potinière s'organisent
pour lutter contre la décision inique du maire.*

Jean, Boris et Pierre-Henri se retrouvent à 8 heures, ce samedi matin, au pied de l'immeuble. Ils sont chargés d'apporter le matériel dans le jardin du maire. Leurs éclats de rire résonnent dans la rue encore calme, l'ambiance est joyeuse. À l'idée du tour pendable qu'ils vont lui jouer, ils ne doutent pas un instant qu'ils vont bien s'amuser, qu'importe la réaction de cet homme trop sûr de son pouvoir.

La proposition de Boris de venir occuper le jardin du maire a tout de suite fait l'unanimité lors de leur réunion au *Brio*, la semaine dernière. Comme tous les samedis matin, depuis des années, le maire et sa femme vont au marché de la ville.

Ils ont la matinée pour tout installer.

Ils entassent dans le vélo cargo tout le nécessaire pour cette drôle de fête : tréteaux, planches, pancartes, casseroles et ustensiles métalliques... l'image des Casserolas de Buenos Aires en 2001 a jailli de la mémoire de Boris : faire du bruit pour attirer l'attention et pour faire entendre leur protestation.

Chacun se fera homme ou femme sandwich avec les pancartes fabriquées dimanche dernier. « NON A L'EXPULSION DES HABITANTS DE LA POTINIÈRE » est le slogan commun, agrémenté de dessins divers et variés. Laure a pris une grande part à leur élaboration.

En fin de matinée, le petit cortège est devant le portail de la propriété, certains sur des vélos qui tirent des carrioles où sont disposés délicatement dans l'une les marionnettes et les instruments de musique, dans d'autres couvertures et transats, Laure en trottinette, Louis Pipo et le restant de la troupe, à pied. Jeanine a tenu à y être, Jean la regarde l'air inquiet, avait-elle fait à nouveau une commande dangereuse sur Amazon ? L'excitation est palpable. Les « fauteurs de troubles » ont l'air à la fois malicieux et inquiets.

Boris a « invité » son ami journaliste des *Nouvelles Darpic* pour couvrir l'événement.

À midi, le maire apparaît devant le portail. Edwige, toute pimpante, dopée par la force du collectif, assistée de la maman de Laure, se lance dans une opération séduction, les bras chargés d'un gros bouquet. Pendant ce temps le groupe a envahi le jardin où sont installés plaids, glacières, et le théâtre de marionnettes au milieu des parterres fleuris de jonquilles et de pensées.

Dans la confusion, Carmen se prend les pieds dans la pancarte « NOTRE IMMEUBLE NOUS APPARTIENT ! » et manque de chuter. Elle crie « au secours ! ». Louis vient lui apporter son aide fraternelle tandis que Pipo lui lèche les mains. Boris, toujours prêt à rendre service,

lui sert un mug de vodka. Sous le coup de l'émotion, Carmen le boit d'une traite, s'étrangle et en crachotant essuie ses yeux larmoyants ravie de l'attention que tout le monde lui porte.

Soudain, un grand roulement de tambour ! Suivent des chants qu'ils ont composés pour l'occasion.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ! » hurle le maire. Edwige et la maman de Laure s'écartent, le laissant découvrir son nouveau jardin. Son teint vire au jaune serin. Jeanine l'invite alors à s'asseoir. Il est certain qu'il a déjà vu cette femme, mais où ?

— Laissez-nous vous présenter notre nouveau spectacle de marionnettes, lui dit-elle, tandis que Boris, Pierre-Henri et Jean disparaissent derrière le théâtre.

Céline annonce le spectacle : *COMBINES ET MANIGANCES !*

L'imagination de Boris a fait des merveilles. Laure a les yeux tout ronds, elle n'en revient pas, c'est la fête et c'est génial ! Tout le monde s'amuse sauf le maire. Elle s'approche de Jeanine suivi d'Enzo qui s'accroche à elle. Jeanine a un large sourire, Laure ne l'a jamais vue aussi gaie.

— Alors, ma petite Laure, ça te plaît ?

— Oui, Jeanine, ça me plaît beaucoup. Alors, on ne va pas quitter l'immeuble ?

— On ne sait pas, mais on va essayer d'y rester.

— Moi, je regrette un peu, j'aurais voulu avoir une plus grande chambre, et que Maman ait une vraie chambre. En même temps, c'est la fête, Maman rigole et puis, je les trouve plutôt cools les autres !

La journée avance et les occupants de la Potinière maintiennent une pression qui ne retombe pas, bien au contraire. Large banderole entre deux beaux arbres, calicots, pancartes et autres pantins à l'effigie du maire, ont transformé le jardin en fac soixante-huitarde occupée.

Soudain une escouade de policiers municipaux envahit le jardin, démonte les banderoles et bousculent les manifestants. Pipo voit rouge et se met à mordiller tous les mollets en uniforme qui passent à sa portée.

Ça se met à crier de partout :

— Vous êtes sur un espace privé !

— On veut une réponse à notre demande !

Casseroles et autres ustensiles de cuisine redoublent de puissance pour couvrir la voix du maire qui ne sait plus quoi faire.

Des voisins, des passants curieux entrent dans le jardin et filment la scène pendant que le journaliste des *Nouvelles Darpic* interviewe Jeanine.

Complètement débordée, la police municipale quitte le jardin.

*Pendant que les fleurs poussent,
Pendant que la terre tourne,
Pendant que la vie va,
Louis et Pipo pissent chacun sur leur arbre
et pensent que le bonheur se conjugue au présent.*

La police municipale intervient, à nouveau dans la soirée et manu militari escorte chaque manifestant hors du jardin. Ils restent ensemble, solidaires dans la lutte. Ils s'installent sur le rond-point au bout de la rue, regroupés autour du feu qu'ils ont allumé. De leur position, ils voient bien les fenêtres de la maison du maire.

Pacifiques mais déterminés à rester, ils résistent avec force et entrain. Jacky a apporté une nouvelle banderole faite de draps où est inscrit : « JE T'AIME MA POTINIÈRE ». Jean et Pierre-Henri créent un barrage filtrant et distribuent le tract rédigé par Edwige.

Ils se préparent à passer cette belle nuit étoilée jusqu'à ce que le maire rende les armes. Jacky s'occupe de la popote et des boissons. Louis veille sur le feu avec Pipo qui rapporte le bois trouvé à l'entrée du jardin. Pierre-Henri prend sa guitare et Jean son harmonica. Les casseroles se sont tues.

Lancé par Pierre-Henri et Jean, le chant commence doucement, à voix basse.

Ma jolie Potinière on ne te laissera pas tomber

Ni le maire, ni les pelleteuses ne peuvent t'ébranler

On te quittera pas, on t'oubliera pas

Tout peut s'oublier mais surtout pas toi.

Et au fur et à mesure qu'ils avancent dans la mélodie, leurs voix s'affermissent et ça devient une véritable chorale. Quand l'émotion est là, la voix suit. Ils trouvent leurs souffles. Ils trouvent leurs rythmes. Ça devient beau. Ça va durer toute la nuit.

L'ambiance est au calme. De fiévreuse elle est devenue mélancolique : chacun sait que leur détermination doit rester entière, et va déboucher sur une solution qui va les satisfaire. Ils y croient.

La nuit favorise le rapprochement des uns et des autres. On entend un « je t'aime » prononcé tout doucement et trop vite : Edwige rougit un peu. Louis enrage : c'est lui qui aurait dû dire ça. Il regarde Pipo qui connaît bien cette tristesse insondable. Et le chien pose sa tête sur les mains de son maître.

*

Tous les regards sont tournés vers les fenêtres éclairées de la maison du maire. C'est bon signe, pensent-ils. Flotte maintenant un sentiment d'apaisement, un vent de convivialité, un souffle de gaîté. Tout le monde est un peu fatigué, c'est fatigant toute cette excitation, et aussi tout cet alcool partagé.

Juste un peu avant minuit, le maire vient à leur rencontre et annonce que tout ceci n'est qu'un terrible malentendu.

Jamais il n'a voulu détruire cet immeuble.

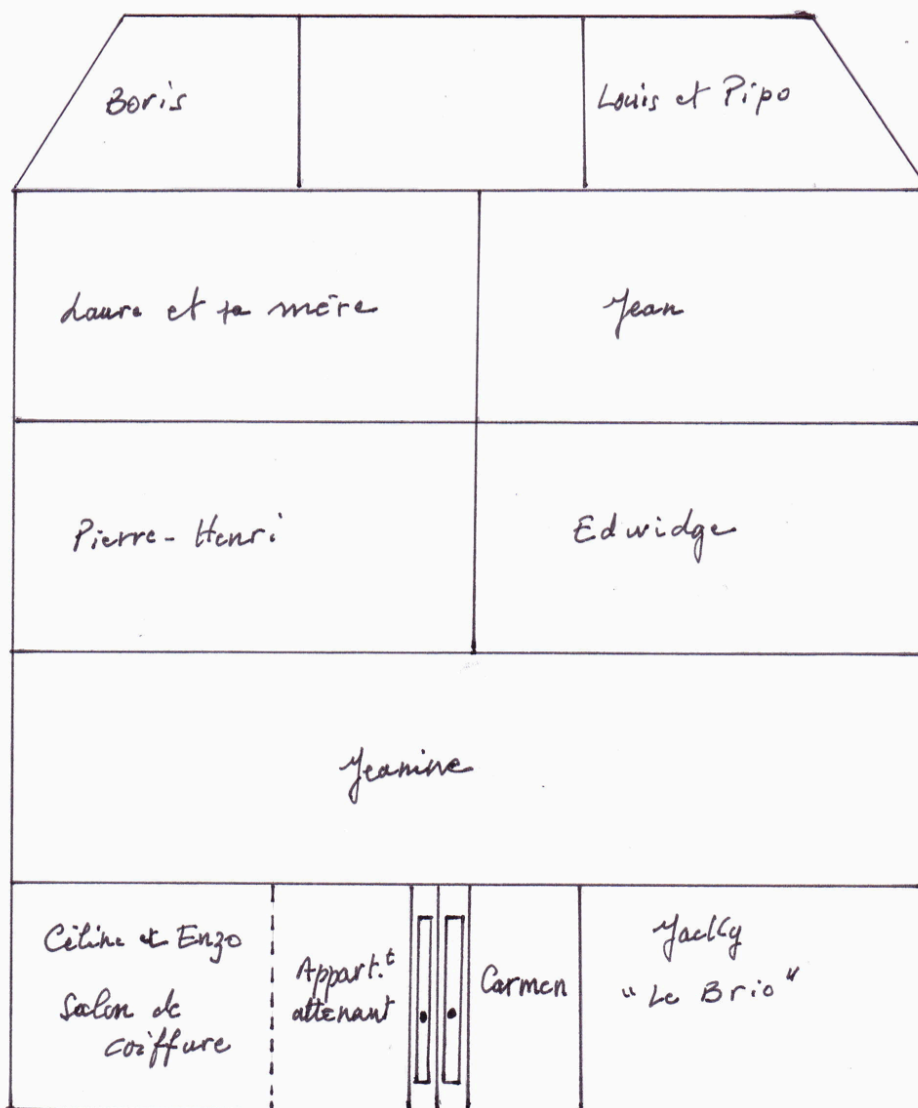
Stupéfaction générale.

Pourquoi ce brusque revirement ? C'est juste que le maire a peur. Il s'est souvenu soudainement de Jeanine. Que risque-t-elle de raconter à la presse sur leur passé commun ? Il voit bien que les journalistes attendent des révélations. Il sent la bombe Jeanine. Il est coincé.

Il veut reprendre la main et annonce que dans le cadre du réchauffement des pôles, Pogéminec va accueillir sur le terrain de la Potinière des nouveaux réfugiés climatiques, les Inuits. Murmures dans l'assistance. Laure toute heureuse bat des mains et propose de construire aussi une patinoire pour qu'ils donnent des cours de patinage aux enfants de Pogéminec. Le maire, un peu déboussolé par cette proposition, précise qu'il va organiser une grande concertation avec une Inuitologue, à laquelle les habitants de l'immeuble seront conviés.

La Potinière va continuer à vivre !

La Potinière



Une fiction collective écrite par

Arev Regreb-Maullige

Entiram Yanrom

Garred Honpic

Lottelo Cerca

Ouloub Xoudaw

Viesyl Kol

Talchan Tobien

Tinemar Chelmi

Reizual Ventice

Ritacep Reyos

Tenicar Canour

Quimone Boulid

Accompagnés par

Néri Yezem au printemps 3202

